

I

LES MOZARABES DE SICILE (1100-1300)

di Henri Bresc et Annelise Nef

L'étude des Chrétiens arabes de l'Occident méditerranéen a connu depuis dix ans des progrès rapides: à côté des Mozarabes de Tolède et d'Andalousie, dont l'histoire a été renouvelée, plusieurs recherches ont mis en lumière l'évolution du christianisme d'Afrique et de Sicile¹. On peut adopter, comme Jacques de Vitry pour les Chrétiens d'Afrique, le terme ibérique de Mozarabes pour ceux de Sicile². L'arabisation d'une part au moins des Chrétiens siciliens n'est certes attestée que par des sources tardives, documents arabes d'époque normande, et surtout par le témoignage de l'onomas-tique³. La découverte dans les archives de la Chapelle palatine de Palerme d'une liste, en arabe, de livres religieux, probablement du XII^e siècle, donne cependant une épaisseur théologique inattendue à ce milieu, encore aujourd'hui mal délimité⁴.

¹ M. Talbi, *Le christianisme maghrébin de la conquête musulmane à sa disparition*, dans *Conversion and Continuity. Indigenous Christian Communities in Islamic Lands Eighth to Eighteenth Centuries*, éd. M. Gerbers et R.J. Bikhari, Toronto 1990, pp. 313-51; V. von Falkenhausen, *Il monachesimo greco in Sicilia*, dans *La Sicilia rupestre nel contesto delle civiltà mediterranee*, éd. C.D. Fonseca, Galatina 1986, pp. 135-74.

² *Historia Orientalis*, dans J. Bongars, *Gesta Dei per Francos*, Hanovre 1611, p. 1095: *Illi vero christiani qui in Africa et Hispania inter occidentales Sarracenos commorantur, Mozarabes nuncupati latinam habent litteram et latino sermone in scripturis utuntur*. Jacques de Vitry ne leur consacre que quelques lignes (pour plus d'une page aux «Syriens»), et insiste sur leur fidélité aux dogmes et aux pratiques de l'Eglise latine.

³ L'étude en est facilitée par l'admirable travail d'identification accompli par G. Caracausi, *Lessico greco della Sicilia e dell'Italia meridionale (secoli X-XIV)*, Palerme 1990.

⁴ Document sur papier présenté à l'exposition *L'Età normanna e sveva in Sicilia*, à la Chapelle palatine (novembre-décembre 1994) avec un commentaire de Mgr B. Rocco, qui a déchiffré l'un des titres, *Commentaire au Pater noster*.

Dans l'ensemble des régions étudiées, de la Lusitanie au Levant espagnol et à l'Ifrîqiya, et jusqu'à la Tripolitaine, le débat historiographique porte sur l'importance numérique des Mozarabes, sur les conditions de la survie de leurs communautés et sur leurs relations avec l'Etat musulman; il oppose en particulier Mikel de Epalza, qui a mis en lumière l'effacement rapide des églises, faute d'évêques, et leur extrême dépendance de la bienveillance du pouvoir musulman⁵, et José Mattoso ou Christophe Picard qui insistent sur la continuité du droit romain et du service de l'Etat⁶. Dans la Péninsule ibérique, à l'exception de la Bétique, où la genèse du mozarabisme est connue par l'épisode des martyrs de Cordoue, la documentation est tardive et met principalement en lumière la survivance de la culture arabe et de l'identité mozarabe après la Reconquête chrétienne, tandis qu'en Afrique ce sont les conditions de l'effacement des communautés chrétiennes qui attirent particulièrement l'attention.

L'emploi du mot «mozarabe» dans le but de cerner l'évolution religieuse de la population sicilienne du début de la domination musulmane à l'expulsion des Musulmans de l'île (env. 827-env. 1243) est récent. Absent des documents contemporains de cette période de l'histoire de la Sicile, il a été introduit dans le débat il y a une vingtaine d'années. Il est, dans ce contexte, utilisé dans deux sens fort différents. Le premier est «linguistique»⁷, le second est plus spécifiquement religieux⁸. C'est ce second sens que nous retiendrons, même si les conséquences linguistiques du choix fait

⁵ M. de Epalza, *Les Mozarabes. Etat de la question*, dans «Revue du Monde Musulman et de la Méditerranée», 63-64, 1992, n. spécial *Minorités religieuses en Espagne médiévale*, pp. 39-51.

⁶ Ch. Picard, *Les Mozarabes de l'Occident ibérique*, dans «Revue des Etudes islamiques», 51, 1983, pp. 77-88.

⁷ Dans le sens où un héritage lexicographique a entraîné l'intégration du vocabulaire latin à la langue arabe parlée. A. Varvaro, *Lingua e storia in Sicilia*, I, Palermo 1981, pp. 111-24. Cet auteur revient dans ce passage sur l'interprétation qu'a donnée M. Amari de la présence d'éléments latins et grecs dans les dénominations de vilains majoritairement arabo-musulmans. Pour cet auteur, en effet, il s'agit d'indices de conversions de Chrétiens d'origine latino-grecque à l'islam (cfr. pp. 111-15, avec les références). Pour A. Varvaro, il faut voir là les indices de l'existence d'un mozarabisme linguistique.

⁸ Cfr. H. Bresc, *De l'Etat de minorité à l'Etat de résistance: le cas de la Sicile normande*, dans *Etat et colonisation au Moyen-Age*, Lyon 1989, pp. 331-47, pp. 333-38.

par les individus qui composent ce groupe sont essentielles et sont, pour nous, un indice de son existence⁹. Nous retiendrons donc le terme de Mozarabes pour désigner les représentants de la population autochtone, chrétiens de religion, qui se sont intégrés au groupe arabe dominant (au sens politique et social du terme), au moins par la pratique de la langue arabe¹⁰. Ce qui n'est pas sans avoir des conséquences culturelles plus vastes.

1. Aux origines d'un mozarabisme sicilien

L'arabisation des Chrétiens grecs tient sans doute simplement à l'enclavement, dans le statut de minoritaire protégé. Mais la conquête musulmane même a déplacé des groupes compacts de Chrétiens d'Orient: des Coptes ont laissé leur nom (*al-Aqbât*) à un village des environs immédiats de Palerme. La *Vie* du saint sicilien Elie le Jeune, captif en Afrique en 835, montre les mouvements forcés corrélatifs à la conquête, et aussi la facilité des déplacements entre Afrique, Egypte et Syrie; vendu à un chrétien, revendu à un tanneur, lui aussi chrétien, Elie, nouveau Joseph, repousse la tentation de l'épouse de son maître, ce qui lui vaut d'être battu et mis aux fers. Il se rachète enfin; libre, il fréquente assidûment les églises, et manifeste des vertus thaumaturgiques qui le font emprisonner pour avoir converti des Musulmans, avant de partir enfin pour la Palestine et le Sinaï¹¹.

Les relations entre la chrétienté sicilienne et l'Egypte melkite sont attestées à la fin du X^e siècle; venu dans l'île ou dans la Calabre proche entre 980 et 985, Oreste, futur patriarche grec de Jérusalem, rédige la vie des saints siciliens Sabas, Christophe et

⁹ Cfr., à propos des tensions concernant l'usage de ce terme, D. Urvoy, *Les aspects symboliques du vocable «mozarabe» essai de réinterprétation*, dans «*Studia Islamica*», 1993, LXXVIII, pp. 117-55. L'auteur se fonde sur les textes arabes concernant cette dénomination. Il y remet en perspective ses dimensions linguistiques et religieuses et leurs relations.

¹⁰ Du moins pour une partie de leurs échanges linguistiques, la langue quotidienne, notamment dans le cadre familial, pouvant rester «locale».

¹¹ G. Da Costa Louillet, *Saints de Sicile et d'Italie méridionale aux VIII^e, IX^e et X^e siècles*, dans «*Byzantion*», XXIX-XXX, 1959-60, pp. 89-173. G. Rossi Taibbi, *Vita di sant'Elia il Giovane*, Palerme 1952, pp. 15-23.

Macaire¹²; il ne sort pas de la communauté grecque, ni de la sphère d'influence de l'Etat fatimide, auquel sa famille est liée intimement. D'autres indices attestent des relations avec le Sharq al-Andalus: le corps d'une sainte, enlevé d'un sanctuaire miraculeux des environs de Carthagène par des Francs en 1023-4, est porté en Sicile, où les Chrétiens offrent en vain des sommes considérables pour conserver les reliques¹³, et, selon Alphonse le Sage, les Siciliens auraient vénéré l'église de la Vierge de Murcie, au quartier de la Rashâqa, avant la reconquête¹⁴.

En Sicile, au contraire de l'Espagne, mais probablement comme en Afrique, l'église des Mozarabes appartient sans doute au rite byzantin. En témoigne la présence, tardive il est vrai, à la coupole de l'église grecque de l'amiral Georges d'Antioche (Martorana) d'une inscription peinte en arabe qui reprend la Grande doxologie; quant aux manuscrits gréco-arabes d'Italie, psautiers¹⁵ et évangiles¹⁶, ce sont des indices fragiles de l'utilisation de l'arabe dans la liturgie, car leur origine n'est pas assurée. On ne connaît ni les scribes, ni les communautés qui les ont utilisées. C'est, finalement, sur le témoignage tardif de Ludolf de Sudheim, voyageur des années 1330, que repose la principale information: il atteste la présence en Sicile, très probablement dans la partie orientale, qu'il connaît mieux, d'une Eglise de rite arabe, nécessairement une branche du rite grec¹⁷.

¹² M. Scaduto, *Il monachesimo basiliano nella Sicilia medievale. Rinascita e decadenza, secc. XI-XIV*, Rome 1982², p. XXXVII.

¹³ E. Lévi-Provençal, *La Péninsule Ibérique au Moyen-Age d'après le «Kitâb ar-Rawd al Mi'târ fi Habar al-Aktâr» d'Ibn 'Abd al-Mun'im al-Himyari*, Leyde 1938, p. 182.

¹⁴ Alfonso el Sabio, *Cantigas de Santa Maria*, Madrid 1889, II, pp. 241-43: «ua eigrei' antiga... dentro na Arreixaca e 'yvan 'y orar genöeses, pisãos et outros de Cezilla».

¹⁵ Tous deux pourraient être siciliens: le Harleianus 5786, daté de 1153, grec, latin et arabe; et le Vienne, suppl. grec 94, grec, latin et arabe, du XI^e siècle; R. Devreesse, *Les Manuscrits grecs de l'Italie méridionale* («Studi e testi», 183), Cité du Vatican 1955, pp. 40 et 54.

¹⁶ Évangiles gréco-arabes de B.N. Paris suppl. grec 911, daté de 1043, peut-être écrits en Italie lombarde; ils confirment une présence arabe (un monastère ou une petite communauté, qui peuvent d'ailleurs être d'origine orientale, syrienne ou anatolienne).

¹⁷ Ludolph de Suchem, *De Itinere Terræ Sanctæ*, éd. F. Deycks, Stuttgart 1851, p. 20: «Tamen in Sicilia indifferentem ad tres ritus se habent: in una parte

La Sicile présente donc, dans une communion avec les autres églises du monde arabe que le Schisme n'a pas rompue, une variante intéressante au choix universel des élites chrétiennes: l'arabisme linguistique s'est moulé dans le cadre du rite et de la culture byzantins. Au XII^e siècle, l'immigration des Antiochiens confirme et renforce cette parenté avec la Syrie: Théodore d'Antioche fonde ainsi le monastère de Saint-Nicolas de Churchuro, aux portes de Palerme¹⁸, tandis que Santa Maria dell'Ammiraglio, fondée par l'amiral Georges, devient le second point de ralliement des Chrétiens arabes en concurrence avec la Chapelle palatine.

Durant la domination musulmane, le recul de l'encadrement épiscopal a été comparable à celui de l'Afrique: un seul siège subsistait à l'heure de la conquête normande, l'archevêché grec de Palerme. Le recrutement, comme partout, reposait sur les monastères, de rite grec: Sant'Angelo de Brolo, en Valdemone, Saint-Philippe de Demenna, à Fragalà, Saint-Philippe d'Argirò, enfin, à Agira, pépinière où s'était formé Christophe, père des saints Sabas et Macaire. Des crises violentes ont sans doute opposé, comme en Espagne, les milieux monastiques au pouvoir musulman. La recherche du martyr exprime une résistance active à l'acculturation: la crise des martyrs volontaires de Cordoue, de 850 à 859 (avec des relances tardives), a au moins un écho à Palerme, en 906, une persécution pendant le Carême, et l'exécution du moine Argenzio¹⁹. L'émigration de masse, vers la Calabre et la Lucanie, a contribué à désorganiser l'église sicilienne et, sans doute aussi, à transporter en Italie continentale cette onomastique arabe qu'une documentation précoce y découvre.

La collaboration des évêques et des cadres civils avec la monarchie musulmane, attestée en Espagne comme en Afrique, a eu des échos en Sicile: l'aghlabide Ibrâhîm II, taxé de folie et de cruauté par les sources malikites, aurait, selon les récits hagiographiques, fait exécuter quatre siciliens, Pierre, son trésorier, Antoine, son collecteur des taxes, Jean, leur père, et André²⁰. Les fonctionnaires

ad ritum latinum, in alia ad ritum Græcorum, in tertia ad ritum Sarracenorum; attamen, omnes sunt Christiani, licet ritu differant et discordent».

¹⁸ En 1141; S. Cusa, *Diplomi greci ed arabi di Sicilia raccolti ed illustrati da...* (rééd. Cologne-Vienne 1982), p. 22.

¹⁹ M. Amari, *Storia dei Musulmani di Sicilia*, éd. révisée par G. Levi della Vida et C.A. Nallino, Catane 1930-39, II, p. 165, note 3.

²⁰ M. Amari, *Storia dei Musulmani di Sicilia*, Florence 1854-68, I, p. 515; il a en effet fait exécuter le chrétien Sawâda; *ibid.*, II, p. 56.

chrétiens offraient à l'Etat centralisé, outre leurs capacités financières, la garantie de leur fidélité forcée: leur destin et celui de leurs proches dépendaient de la bienveillance du souverain. Mais, politiquement, il y a sans doute eu maldonne: les Chrétiens de Sicile sont restés fidèles à l'Empire. On sait que les Chrétiens de Sicile accueillent successivement la marche triomphale de Georges Maniakès, puis celle de Roger le Normand. Une collaboration avec l'Etat musulman ne peut que s'effacer devant la perspective d'une restauration. L'enthousiasme des Chrétiens de Valdemone, leur vénération pour l'Etat byzantin, leur collaboration avec Roger I^{er} rappellent que l'arabisme s'est greffé sur une culture religieuse et politique grecque.

2. Le témoignage onomastique: les campagnes siciliennes

L'intérêt d'une approche onomastique est de pénétrer à la fois le milieu urbain, mieux connu, et une campagne sicilienne en pleine mutation au XII^e siècle et qui garde les traces d'une stratiographie religieuse et culturelle. Nous ne chercherons pas à recueillir dans les listes de noms étudiées²¹ les indices épars d'une quelconque influence linguistique²² entre les groupes arabes et

²¹ Nous n'étudierons ici que les *jarâ'id* publiées par S. Cusa en 1868-1882 dans le volume *Diplomi greci* cit.). Ce recueil, jusqu'à présent irremplacé, comprend des listes de vilains (*jarâ'id* en arabe): pour la cathédrale de Palerme en 1095, pour celle d'Acì à la même date, pour Sainte-Marie de Palerme en 1143, un renouvellement pour la cathédrale de Palerme en 1144, un renouvellement pour Gualterio Forrestal en 1145, un pour la cathédrale de Catane en 1145, le don de 30 vilains de Nicotera à la cathédrale de Palerme en 1145, à la même date l'échange de vilains entre l'évêque de Cefalù et l'abbaye de Mileto, un renouvellement pour la cathédrale de Palerme en 1145, une *jarîda* acéphale pour Acì qui doit être un renouvellement datant approximativement de 1145 également, le don du casal de Uzan à l'église de Churchuro en 1149, la liste de vilains de Terrus pour Corleone en 1151, celle de la zone de Corleone et Calatrasi en 1178 pour l'abbaye de Monreale, et enfin celle des *mul's* (traditionnellement présentés comme des serfs non attachés à la glèbe) et des *mahallât* (traditionnellement présentés comme des «bourgeois») relevant de la même abbaye en 1183.

²² Comme semble le faire G. Caracausi, *L'elemento bizantino e arabo*, dans *Tre millenni di storia linguistica della Sicilia – Atti del convegno della Società italiana di glottologia*, Pise 1984, pp. 55-103. Id., *Un hapax medievale greco in veste arabo-sicula*, dans «Bollettino del Centro di studi filologici e linguistici siciliani», n. 16,

gréco-latins. Il s'agira bien plus d'analyser d'un point de vue historique des données onomastiques comme les produits de choix individuels et de la pression sociale (que nous sommes incapables d'évaluer, avec précision pour la Sicile).

La présence de certains mots ou noms grecs ou latins transcrits en arabe à l'intérieur d'une structure onomastique de type arabe révèle l'existence de groupes mozarabes au sein de la population sicilienne de l'époque. Il nous semble, en effet, que les conversions à l'islam, dont M. Amari voit ici la trace, seraient peu compatibles avec cette onomastique qui rappelle clairement l'origine chrétienne de ceux qu'elle désigne²³. Ceci est d'autant plus vrai si l'on considère que l'onomastique de ces documents est «vivante» comme nous le pensons²⁴. Cela signifie, en effet, que les *nasabs*²⁵ mentionnés (ici avant tout grecs ou latins) renvoient majoritairement à une ascendance immédiate (paternelle, ou plus rarement, maternelle); or, il n'est pas envisageable que des conversions à l'islam aient été tolérées après la conquête normande. Comme ces textes ont été rédigés, pour la plupart, et particulièrement les plus riches en renseignements, à une date qui se situe plus d'une génération après celle-ci, cette hypothèse doit être rejetée. Il s'agit donc d'une onomastique «mêlée», puisqu'elle affirme à la fois l'arabisation²⁶ des individus qui l'élaborent et leur maintien dans la religion chrétienne.

1990, pp. 5-18. De même, G.B. Pellegrini, *Nomi arabi in fonti bizantine di Sicilia*, dans *Bizantino-Sicula II- Miscellanea di scritti in memoria di G. Rossi-Taibbi*, Palerme 1975, pp. 409-23; Id., *Onomastica e topografia araba in Italia*, dans *VII Congresso italiano di Scienze onomastiche*, Florence 1963, vol. III, pp. 445-77.

²³ Il semble, à l'inverse, qu'il y ait plutôt rupture onomastique dans ce cas de figure (cfr. R.W. Bulliet, *Conversion to Islam in the Medieval Period. An Essay on Quantitative History*, Cambridge 1979, et limites apportées au propos de l'ouvrage par le même: *Conversion Stories in Early Islam*, dans *Conversion and Continuity. Indigenous Christian Communities* cit., pp. 123-35). Si ce trait n'est pas, probablement, sans exception, le problème devient alors chronologique (cfr. sur l'idée d'une onomastique «vivante», *infra*).

²⁴ Nous ne pouvons pas ici développer ce point. Mais le fait que la plupart de nos indications concernent de petites communautés rurales dispersées et des vilains (dont l'ascendance directe est théoriquement mise en valeur dans ces listes) nous semble aller dans ce sens.

²⁵ Ou patronymes donnés sous la forme «X bin Y» («X fils de Y»).

²⁶ Sur les connotations de ce terme, cfr. l'article de D. Urvoy (*supra*) et J. Bosch

Les documents publiés par S. Cusa nous permettent seulement de donner un aperçu sur ce groupe. Cet aperçu est limité par son caractère strictement onomastique. L'exploitation de ces textes ne va pas, en effet, sans présenter, de ce point de vue, un certain nombre de problèmes méthodologiques. Nous posons que les noms propres reflètent un choix signifiant de la part de celui qui le porte (il aurait pu en changer, surtout dans le cadre qui nous occupe) comme de la part de celui qui le lui a donné. D'autre part, il nous semble acquis que le choix d'un nom ou son changement peut être une affirmation de l'identité ou de la rupture (conversion) religieuse, surtout dans un cadre où plusieurs religions coexistent.

Seuls deux groupes repérables dans les documents publiés par S. Cusa peuvent être qualifiés de mozarabes d'origine indigène: un groupe rural d'origine grecque²⁷ dont l'assimilation à la population arabe paraît acquise, et un groupe urbain, d'origine grecque également. Au vu de leur nature, le problème est le suivant: peut-on parler d'une transition mozarabe assimilatrice²⁸ pendant la période musulmane? Sous les Normands? Et dans quels milieux peut-on en parler?²⁹ Nous nous arrêterons d'abord à l'étude du groupe rural.

Un certain nombre de problèmes doivent être posés dès l'abord.

– Un *ism* grec seul³⁰ peut renvoyer à un mozarabe d'origine grecque ou à un néophyte d'origine musulmane³¹.

– Une dénomination dont la structure³² et les éléments sont arabes, placée dans le cadre d'une liste de Chrétiens explicitement

Vila, *Andalucía islamica: arabización y berberización*, dans *Andalucía islamica, textos y estudios*, Grenade 1980, pp. 9-42.

²⁷ Au sens linguistique et religieux surtout.

²⁸ Comme le suppose Bresc, *art. cit.*

²⁹ On peut penser au cas de figure de la noblesse tolédane qui, comme l'a montré J.-P. Molénat dans sa thèse, intègre une noblesse espagnole extérieure à la ville, dans la période qui succède à la conquête.

³⁰ On en trouve dans les listes de vilains écrites en arabe puis transcrites, pour la plupart d'entre elles, en grec.

³¹ L'hypothèse, cependant, nous paraît peu probable, étant donné le conservatisme onomastique qui semble fort après étude des documents. Il reste, toutefois, que la volonté de rupture au plan spirituel peut parfaitement être signifiée ainsi.

³² Qui est fondamentalement composée de deux éléments dans le cadre qui nous intéresse (*ism* + *nasab* renvoyant à un *ism*, à un nom de métier, à un nom de relation, *nisba*, géographique ou tribal etc.).

présentée comme telle³³, peut renvoyer à une première vague mozarabe d'origine grecque (intégrée parfaitement), à une seconde (conversion tardive sans changement onomastique de la part de l'individu concerné qui reste dans son milieu d'origine) ou à une lignée de Chrétiens arabes venus d'Orient et remontant à une période antérieure à l'immigration arabo-berbère dans l'île.

– Un problème se pose, enfin, pour les surnoms (arabes pour des individus portant un *ism* grec et réciproquement). En effet, ils doivent être considérés comme un moyen de contrôle social³⁴, dont le choix est lié, le plus souvent, à des anecdotes que nous ignorons, tout comme nous ignorons quel est le groupe linguistique qui en a affublé les personnes concernées. Leur appartenance à la langue arabe ou à la langue grecque ne peut donc être vue comme un élément informant de manière sûre sur l'origine culturelle de l'individu. Elle révèle, cependant, un contact inter-communautaire et une influence linguistique réciproque certains.

Ceci posé, les informations onomastiques disponibles dans les *jarâ'id* sont les suivantes.

1. 25 noms que nous avons relevés renvoient à des individus qui semblent être d'origine grecque³⁵ et mozarabe³⁶, mais égale-

³³ La plupart des noms que nous identifions comme «mozarabes» sont inclus dans des listes regroupant essentiellement des arabo-musulmans; cependant dans la liste des vilains du territoire de Monreale (établie en 1178), une énumération est disposée à part: celle des Chrétiens de la ville de Corleone. Il nous semble que la raison en est à chercher du côté des structures d'encadrement ecclésiastique.

³⁴ Cfr. R. Antoun, à partir d'une étude menée à l'époque contemporaine dans un village libanais, *On the Significance of Names in an Arab Village*, dans «Ethnology», 1968, pp. 158-71.

³⁵ Qu'ils portent des noms d'origine proprement grecque, ou d'origine latine mais utilisés par les grecophones du sud de l'Italie.

³⁶ Tels: Abû'l-khayr bin Mâghah (transcrit «magû» en grec; éponyme évoquant l'idée de noblesse; cfr. Caracausi, *Lessico* cit.; p. 145, col. 1 de l'édition de S. Cusa); Maymûn bin Thawfil (p. 145, col. 1); Ja'far akhû ibn Bâsîlî (p. 147, liste 1, col. 1); `Abd al-Hakim bin Ilîa (dont la forme arabe et le doublet grec sont Ilyâs; p. 156, col. 1); `Abd as-Sayd bin Dûnâs (qui vient de Donatus; p. 568, col. 1); `Abd as-Salâm Sûfiâh (p. 170, col. 1); Abû't-Tayb ibn ash-shaykh Istéfan `âmil Jâtû (Churchuro, 1169); `Alî bin Dûnâs; Awlâd `Abd al-Ĥamîd bin Nutârî (vient du latin, mais se retrouve notamment dans des documents provenant de Cefalù et édités par C.A. Garufi; p. 574, col. 1); Awlâd Ibrahîm bin Nutârî (p. 576, col. 2); Ĥasan al-ashqar bin Manyâj (p. 479, liste 1, col. 1); Ĥasan Sûfiâh (p. 170, col. 1); Juhûr bin Mârîa (?); Khalîl bin Mikhâyil (p. 135, col. 1); Khalîl bin Lawzû (abréviation pour Leontos; p. 136, col. 1); Makhîlûf bin Dûnâs (p. 591, col. 1);

ment d'origine latine³⁷. Cette origine se marque à la mention d'un ascendant grec ou latin dans la dénomination qui les désigne. On repère également deux cas d'intégration dans le même milieu par d'autres liens que ceux de la filiation³⁸.

2. D'autres dénominations sont plus incertaines³⁹. Des précautions sont nécessaires pour exploiter ces données purement onomastiques⁴⁰.

3. Enfin, on peut relever les éléments qui semblent renvoyer à l'encadrement ecclésiastique des Chrétiens arabophones, même si l'on ne peut être sûr qu'il s'agisse des cadres d'une église «mozarabe» d'origine indigène⁴¹.

Maymûn ibn Liyah (forme grecque du prénom Léa, cfr. G. Caracausi: *Lessico* cit., p. 142, col. 2); `Umar bin al-Khursubullî (p. 591, col. 2); Yusûf bin Yanâr (dérive de Januarius, p. 479, col. 2).

³⁷ Nous entendons par là les noms qui semblent clairement postérieurs à la venue des Normands. Tels: `Abd ar-Rahman bin Ifrankû (p. 473, col. 1); Hasan bin Rûbîl (cfr. Caracausi, *Lessico* cit., p. 545, col. 1).

³⁸ Il s'agit de Fâtimah zawjah silf Yanâj («épouse du beau-frère de»; p. 581, col. 2) et Mâriah wa awlâdha zawjah bû Shâshah («épouse de»; p. 478, col. 2).

³⁹ Ainsi de la liste des Chrétiens de Corleone pour laquelle on peut distinguer trois types de cas: le problème que pose l'énumération d'un nom grec seul (cfr. *supra*, dans le corps du texte); la confusion possible entre chrétien arabe, converti ou mozarabe d'origine grecque (id.); et les Mozarabes peu «douteux» que nous avons énumérés plus tôt.

⁴⁰ Un problème insoluble semble être celui des surnoms (cfr. *supra*). Les plus nombreux à poser problème sont d'origine latine et grecque en contexte arabe. Ainsi de `Alî bin ad-damûn (p. 138, col. 2; renvoie vraisemblablement au mot latin signifiant «démon»), des awlâd Abû Bakr al-Ghurtû (p. 566, col. 1; «tordu», du latin), des awlâd Jalûl ad-Dukâs (nous ne sommes pas sûrs pour ce dernier terme que le sens qu'il a en arabe soit à retenir, nous privilégierions son usage attesté dans l'onomastique grecque du Sud de l'Italie, son sens est celui de «duc») (p. 565, col. 2), mais aussi de `Azûz sihr Mâghûlî (p. 163, col. 2; signifie «joue», du grec), de Hamûd al-Istrîblah (p. 258, liste 2, col. 1; «tordu», du grec), de Hamûd al-qatûs (p. 589, col. 2; «chat», du latin), de Hasan al-Maghûlî (p. 155, liste 1, col. 1), de Ibn ad-damûn (p. 141, col. 2), de Ibn ar-Rûmîah (p. 135, col. 1), de Um ad-dukâs (p. 581, col. 2); et enfin de Yaḥiya al-mu`wajj (p. 247, col. 1; signifie «tordu», du grec) et Yûsuf bin al-qatûs (p. 589, col. 1). La plupart des informations linguistiques ici réunies reposent sur les travaux de Caracausi, *op. cit.*, sur son *Lessico* cit., et sur ceux de G.B. Pellegrini (cfr. *supra*). Un autre groupe est composé de dénominations comportant des surnoms arabes dans un contexte grec: citons-en deux Bâtrû ash-shûtî (p. 547, col. 1) et Iânî bin al-masâs (p. 543, col. 1). Six noms mériteraient encore d'être cités comme posant problème.

⁴¹ On note ainsi la présence d'un «esclave du moine» («rajul ar-râhib»; de toute évidence un esclave rural), ce que confirme la traduction grecque du nom.

Il nous semble que ces données, en dépit de leur petit nombre relatif, et de la répartition des informations dans l'espace (seuls les documents regardant certaines zones ont été conservés) sont susceptibles de donner quelques renseignements sur ces groupes. Nos informations les plus nombreuses (en y comprenant les noms sur lesquels nous avons des incertitudes) concernent la zone de Corleone (*jarîda* de 1178), puis Cefalù (1145), et enfin Catane (1145)⁴². On est donc en présence d'une géographie du mozarabisme rural dont on aimerait rendre raison. Le fait qu'une zone importante soit repérable autour de Corleone est surprenante car si l'on étudie les mouvements de population qui ont marqué le peuplement de cette zone, on s'aperçoit qu'elle peut être considérée comme un «refuge» musulman. Faut-il voir là l'effet de la fuite des Mozarabes devant les Normands, ou faut-il voir là le résultat d'une intégration profonde de ceux-ci dans une zone fortement arabisée? Pour Cefalù l'explication est à chercher dans la cohabitation de deux groupes d'origine grecque et arabe venant de Calabre. Le cas de Catane est moins complexe: cette ville est située dans une des zones les plus profondément hellénisées de la Sicile et ce jusqu'à une période tardive.

A l'intérieur de ce cadre, peut-on parler d'une assimilation des Mozarabes à la population environnante? Il semble que l'on puisse répondre par l'affirmative. Rien ne distingue onomastiquement la composition des dénominations des musulmans ruraux de celles des Mozarabes. Il faut noter que, par la suite, ce même groupe joue un rôle assimilateur pour les Latins immigrés en Sicile que l'on peut repérer dans ces *jarâ'id*, au demeurant peu nombreux⁴³. Reste un problème, insoluble, celui de l'importance du phénomène⁴⁴.

On trouve également deux références à des prêtres («qisîs») qui nous confirment que les interdictions royales énoncées à destination des vilains qui auraient voulu échapper à leur condition par ce moyen n'étaient pas complètement respectées. Les textes royaux envisagent d'ailleurs cette hypothèse.

⁴² 61 mentions pour la première, 13 pour la seconde, 11 pour la dernière; les autres *giaride* comprennent seulement quelques mentions.

⁴³ Cfr. les dénominations indiquées *supra* renvoyant à des noms datant de la période postérieure à l'arrivée des Normands en nombre sensible dans le sud de l'Italie.

⁴⁴ En ne prenant en compte que les noms les plus «sûrs» et en les rapportant au nombre de noms étudiés (plus de 3800), la proportion ne paraît pas très importante, mais elle n'est pas négligeable.

3. Les Mozarabes des cités et des bourgs

Les actes de la pratique et les documents administratifs (essentiellement des *perihorismoi*) rédigés au XII^e et au début du XIII^e siècle par les notaires grecs livrent plusieurs dizaines de noms et de surnoms arabes qui posent plusieurs problèmes. On peut d'abord soupçonner la moisson d'être incomplète: dans un petit nombre de cas, les notaires ont pu traduire en un nom grec de même signification ou de sens très proche le nom arabe d'usage courant, par exemple Abûṭ-Ṭayb («excellent») en Eugène, ou 'Abd al-Masîḥ, 'Abd al-Mawlâ, en Christodoulos. Les prénoms chrétiens dont les formes sont communes à l'arabe, au latin et au grec (Petros/Baṭrûs, Budrûs, Simeon/Simiûn), se prêtent aisément à cette mutation. Plus souvent, la généalogie indiquée alterne les noms arabes et les noms grecs, puis les noms latins. Il peut s'agir d'emprunts isolés et seul l'examen de la liste des témoins peut convaincre de l'existence d'un groupe homogène et solidaire de Chrétiens de langue arabe.

Les noms, rares, et les surnoms posent aussi le problème du degré d'arabisation de ceux des Grecs du Valdemone et de la Calabre proche qui les portent: un surnom de fonction ou de métier⁴⁵, isolé, est surtout significatif d'un contact linguistique. C'est le cas aussi des éléments stéréotypés qui servent à construire des surnoms expressifs: *ḥâjj* («pèlerin»), *qâṣîr* («court»), utilisés seuls⁴⁶ ou en composition avec un nom propre⁴⁷, suivant un modèle propre au grec; on continue de rencontrer des surnoms en *qâṣîr* en Calabre jusqu'au XIV^e siècle, quand l'arabe est sans doute oublié.

En Sicile, le report sur la carte des lieux où des Chrétiens portent des noms ou des surnoms arabes dans les actes de la pratique, au XII^e et au début du XIII^e siècle, permet de dessiner plusieurs régions: Palerme d'abord, et Mazara en Sicile occidentale; en 1129, un diplôme grec de Mazara énumère le «vieux» Etien-

⁴⁵ 'Arif, «jurat», *hajjâm*, «barbier», *ḥarîrî*, «soyeux», «tisserand», *qâss*, «prêtre», ou, quelquefois, une forme grecque différente du dérivé arabe (*hannîtês*, pour «tenancier de *khân*, d'auberge», et *hanouterios*, «tavernier»).

⁴⁶ Petros *Hadzê* à Caccamo, en 1142; Hadj notaire du qâ'id Renaud, à Capizzi, 1168; Cusa, *Diplomi* cit., pp. 523 et 484.

⁴⁷ A Troina, en 1154, Pierre fils de Jean Katzêptrou; à Frazzano, Symon fils de Konstas kasêrê; Cusa, *Diplomi* cit., pp. 317 et 434.

ne de Carthage, dit «le tailleur», Philippe d'Afrique, c'est-à-dire de Mahdiyya, et Christodoulos de l'Occident, c'est-à-dire du Gharb⁴⁸. Puis un groupe de bourgs et de villes de la région de contact entre le Val de Mazara occidentale et le Valdemone, Caccamo, Cefalù, Collesano, Gratteri⁴⁹, Isnello⁵⁰, Petralia, Castrogiovanni⁵¹, Mistretta⁵², San Filippo⁵³, Troina⁵⁴, Messine⁵⁵, complétant les informations des *jarâ'id* sur Corleone, Cefalù, Aci et Catane. Quelques noms et surnoms arabes peuvent encore être relevés dans le cœur du Valdemone, à Fitalia, Frazzano, Librizzi, Naso. Ce sont pour l'essentiel des surnoms stéréotypés, sur le modèle *Filadelfos Cafiris*⁵⁶, Philadelphie «l'Infidèle» ou *Anastasis Changemis*, «le Barbier». Et nous ne savons rien ou presque sur Syracuse et sur le Val de Noto.

La nature des sources, qui mettent en scène les cadres politiques et administratifs des bourgs, notaires, tourmarques, qâ'ids, peut être trompeuse; elle suggère cependant qu'à côté des vilains chrétiens arabes de Cefalù⁵⁷ et de Collesano⁵⁸, une élite chré-

⁴⁸ H. Grégoire, *Diplômes de Mazara (Sicile)*, dans «Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire orientales de l'U.L.B.», 1932, pp. 79-107, n. 3.

⁴⁹ En 1146, le «vieux» Abdemellec ('Abd al-Malik), fils du tourmarque, Bogaleb ben Aref et Petrus filius Mochulufi, de Gratteri, sont témoins de la délimitation des biens de l'église de Cefalù, et, de Petralia, Arif ben Elcadan; Archivio di Stato Palermo (ASP), Tabulario Cefalù 104.

⁵⁰ Leon Misadaf, en 1270; Biblioteca Comunale Palermo (BCP), QqH12, f. 132.
⁵¹ Jilwâ le chrétien, en 1193, achète une maison dans le quartier Asqalâba; tous les confrants appartiennent à des Musulmans, le vendeur et les témoins de l'acte sont musulmans; Cusa, *Diplomi* cit., p. 496.

⁵² En 1236, Pierre le Grec, fils de Mawlâ de Mistretta, témoin d'une donation à la Chapelle palatine (*Petros Graikos huios Moulè Mistratès*); Cusa, *Diplomi* cit., p. 92.

⁵³ En 1154, Pierre Boutzetattès (Abû Zattât?); Cusa, *Diplomi* cit., p. 317.

⁵⁴ En 1142, Nicolas Bumédzê (Abu Mizz, «méritant»), grand propriétaire, et le moine Philadelphos Kas, le «prêtre», portent des surnoms arabes; Cusa, *Diplomi* cit., p. 302.

⁵⁵ Tzanatos (Zanâtî), chevalier (époux de la normande *Alembourga*), y vend une maison en 1137; Cusa, *Diplomi* cit., p. 521. Jean Boulkeramos en 1189; A. Guillou, *Les Actes grecs de S. Maria de Messine. Enquête sur les populations grecques d'Italie du sud et de Sicile (XIe-XIVe siècles)*, Palerme 1963 («Istituto Italiano di Studi Bizantini e Neoellenici, Testi», 9), p. 197.

⁵⁶ A Naso, en 1182; Cusa, *Diplomi* cit., p. 425.

⁵⁷ En 1133, Philippe, fils de Buseit, Jafar, fils de Capre; en 1183, Philippe, fils de Bulfadar, Basile, fils d'Abdesseid; C.A. Garufi, *Documenti inediti dell'epoca normanna in Sicilia*, Palerme 1899, pp. 25 et 186.

⁵⁸ En 1140, Filippus eben Muheres, et peut-être l'un de ses compagnons,

tienne s'était constituée qui, grecque de rite et de langue écrite, puisait une part de sa culture dans l'arabisme. Le doute sur l'appartenance religieuse demeure d'ailleurs pour certains qâ'ids témoins d'actes publics, à Adernò, Boulkasimos (Abû'l-Qâsim), Bophkeras (Abû Faqr) fils de Salmân, Abdecharamen ('Abd al-Rahmân) fils de Hala et à Gagliano Bolemênos (Abû'l-Amân) et Hilédês (Khâlid) fils de Matzoetzè (Majûj) en 1154⁵⁹, qui ne sont pas classés parmi les «Agarènes».

En Calabre, où la domination musulmane a été très brève, l'adoption de noms et de surnoms arabes ne peut être au contraire que le signe de la présence de quelques noyaux immigrés de Sicile, ou d'une acculturation par voisinage, de toute façon extrêmement limitée, mais géographiquement très dispersée: on les trouve non loin de Reggio, à Scilla (1145), à Aieta (près de Paola, 1269), à Nardò (1134), à Gerace (1100, 1159), à Cerchiara aussi (près de Castrovillari, 1187, 1192), à Santa Severina (près de Cotrone, 1099), enfin jusqu'en Basilicate, à Policoro (près de Matera, 1131) et à Acerenza (près de Potenza, 1211)⁶⁰. N'en exagérons pas la signification; on remarquera toutefois, après Vera von Falkenhausen⁶¹, la présence du nom Hammûd, parmi les vilains de Gerace, et surtout dans l'aristocratie⁶², où elle est peut-être significative d'alliances matrimoniales avec le rameau des Hammûdites de Sicile convertis au christianisme et de transmissions de biens. Il est vrai qu'en Calabre, la présence de Chrétiens aux noms arabes d'origine sicilienne peut également se rencontrer avec celle d'Arabes syriens ou anatoliens, comme les Kharsianites, plusieurs fois cités.

Abraam eben Eliayhar, Abdisseid eben Busid et Seidun eben Saba eben Eттаuil; Garufi, *Documenti* cit., p. 38.

⁵⁹ Cusa, *Diplomi* cit., p. 317.

⁶⁰ Informations tirées de Caracausi, *Lessico* cit.

⁶¹ «I gruppi etnici nel regno di Ruggero II e la loro partecipazione al potere», dans *Società, potere e popolo nell'età di Ruggero II* (Atti delle terze giornate normanno-sveve, Bari, 23-25 maggio 1977), Bari 1979, pp. 133-56, p. 137.

⁶² En 1163, à Luzzi, Messire Roger *Chamuti*, fils de Messire Roger de Martorano souscrit une charte; A. Pratesi, *Carte latine di abbazie calabresi provenienti dall'Archivio Aldobrandini*, Cité du Vatican 1958, pp. 56-58; c'est évidemment un Normand.

4. Mozarabisation de l'élite palermitaine?

Protégés par les autorités normandes, regroupés autour de la Chapelle du palais royal et de l'église de Santa Maria dell' Ammiraglio fondée par Georges d'Antioche dont les archives fournissent l'essentiel de la documentation, les Chrétiens arabes ont, comme à Tolède, manifesté un certain dynamisme: ils ont accueilli et absorbé l'immigration des Mozarabes africains, comme Salmân b. 'Abdallâh al-Mahdawî⁶³, le prêtre Johannes *Africanus*⁶⁴ (même signification, de Mahdiya). Les Mozarabes de Palerme paraissent avoir même attiré à leur communauté quelques-uns des immigrants latins, comme Zêkri «fils du Longobard», époux de Sitelkioul, fille du qâ'id Sa'ûd⁶⁵, ou Abdelmêaêk fils de Martin le Pisan⁶⁶, des Francs, comme Grizant/Chrysanthe, fils de Dreu, noble normand, et d'Anna⁶⁷, et peut-être même des Musulmans convertis⁶⁸.

Les actes arabes et grecs qui voient comparaître les Mozarabes palermitains montrent des notaires, des officiers palatiaux⁶⁹, et des «bourgeois», artisans, entrepreneurs de jardins ou de ma-

⁶³ Témoin, en 1183, de la vente d'une maison au *sera* (shari') du Cassaro; c'est sans doute le même que Salmân b. 'Abdallâh al-Mahdawî, témoin en 1196; Cusa, *Diplomi* cit., pp. 87 et 109.

⁶⁴ Témoin en 1175; ASP Tabulario Magione 131. Un autre Johannes *Afer* souscrit en latin une vente de 1191; Cusa, *Diplomi* cit., p. 85.

⁶⁵ Cusa, *Diplomi* cit., p. 118.

⁶⁶ Pour 'Abd al-Malik sans doute; Cusa, *Diplomi* cit., pp. 122, 1184.

⁶⁷ Comme l'attestent les inscriptions sépulcrales de Saint-Michel-des-Andalous, élevées par Chrysanthe, clerc royal; M. Amari, *Le Epigrafi arabiche della Sicilia*, Parte II, *Iscrizioni sepolcrali*, Palerme 1879, pp. 84 et 88.

⁶⁸ «Néo-mozarabes» selon le schéma de M. de Épalsa: ce serait le cas de Kabl rahab le néophyte qui demeure au Rahab de Palerme en 1191 (Cusa, *Documenti* cit., p. 85), d'Obberto Fallamonaca, le fils du qâ'id 'Abd al-Rahmân, dernier ministre arabe du Palais de Palerme, «secreto» de Frédéric II et bienfaiteur de la Grotta, à moins qu'il faille voir en lui un chrétien d'ancienne origine, comme pourrait le suggérer le prénom de son grand-père, Filaymân. Mais alors pourquoi prendre le nom personnel et le nom lignager d'un Génois?

⁶⁹ Ainsi, en 1217, le fils de feu Nicolas Pharrasê (Farrâsh, le camérier, qui devient le nom d'une lignée chevaleresque palermitaine, Farrasius), Cusa, *Diplomi* cit., p. 90; en 1266, Theodoros de Cayto, *mondator*, témoin d'une emphytéose de l'église de Santa Maria dell' Ammiraglio; L. Garofalo, *Tabularium regie et imperialis Cappellæ collegiatæ divi Petri in regio panormitano Palatio*, Palerme 1835, p. 71, qui porte pour surnom la fonction, celle de qâ'id, de son père ou de son grand-père.

dragues⁷⁰. Une solidarité certaine les unit et ils souscrivent ensemble des ventes, celle de la maison de Christodoulos fils de Bousetou (Abu Sa'îd), de sa femme Sêtelhousan et de Christodoulos fils de Halk en 1169⁷¹, celle d'une *hujra* dans la rue du Prêtre en 1170⁷², celle d'un champ par Maria, épouse de Jôsioph Hennetês, fils du prêtre Basile, en 1184⁷³, du «fondaco» de Constantza fille d'Abû'l-Faql en 1196⁷⁴, ou encore de la terre de Christodoulos et de Sittelkyul, enfants de 'Abd al-Rahmân, lui-même fils du qâ'id Ja'far, à Basile Havegib⁷⁵.

Cette élite urbaine porte des noms et des surnoms arabes sans originalité; les noms masculins se distinguent peu des noms des Musulmans siciliens, 'Abd al-'Azîz, 'Abd al-Malik, 'Abd al-Rahmân⁷⁶, 'Abd al-Sayyîd, Abû Ghâlib⁷⁷, Abû'l-Faql, Abû'l-

⁷⁰ Ainsi en janvier 1246, les fils de feu Dominicus, *raysius* de madrague, et de Sadona, s'appellent Georgius Maridha, Chafusus, Charufus, Marçucus et Margarita; ASP Tabulario Magione 48.

⁷¹ Où témoignent Philippos Garzepa, Photios fils de Scholaros *Tou Kalou*, dont les familles appartiennent à la bureaucratie palatine, Théodore fils de Léon *Tou Hanzeri* (le «porcher»), Basile fils de Théodore, Brakêmos fils de Joseph et le *rakbhâm* (marbrier) Simiûn (Siméon) b. Andriyah.

⁷² Par Maria, épouse de Jean fils du Médecin; parmi les témoins: Maimôn fils de Kalos, Eugène fils de Léon, Georges fils de Nicolas, Philippi Pelekanos, 'Isâ b. Sulaymân, Budrus al-Rûqlî, Dumîniq b. 'Abdallâh, Martin al-Najjâr, 'Abd al-Mawlâ «le chrétien»; Cusa, *Diplomi* cit., p. 78.

⁷³ *Ibid.*, p. 122

⁷⁴ Au Rahab de Palerme; Cusa, *Diplomi* cit., p. 87 (archives de la Palatine); témoins: Bottaipos (Abû't-Tayb) *apherdouelê* («décondateur de vignes»), Salmân b. 'Abdallâh de Mahdiya, Nikolaos fils de Tapehtë, et le fils de Boulfoutouh (Abû'l-Futûh).

⁷⁵ ASP Tabulario Magione 131; traduction de 1271 d'un acte grec de 1175; témoins: Nicolaus Garzife, Eugenius fils du prêtre Theodulus, le protopapas Christodoulos de Calos, Fetim fils de Christodule, Abdolîmule Calus, Petrus de Abbate et les prêtres Demetrius, Johannes Africanus et Petrus. Un acte du même chartrier, traduit du grec en 1266, porte la vente à la Magione, en décembre 5583 (1174) par la fille de Basile *Ohavegib*, Chusun, veuve du Papis Léon, en présence du notaire Christodoule de Calo, d'Eugène fils du prêtre Théodore de Calo, et de deux prêtres grecs.

⁷⁶ 'Abd al-Rahmân Akpe ('Uqbah) est le père de Christodoulé qui, de concert avec ses fils Syméon et *Bussit*, vend un champ au qâ'id Hamza en 1172; Cusa, *Diplomi* cit., p. 663.

⁷⁷ *Bougalis Tou Pipitoni*, mais peut-être doit-on traduire 'Abû 'Alî; deux autres témoins, Nicolas et le notaire Léon, portent le même surnom, Pipitone, qui devient le nom d'une famille de notaires et de chevaliers; Cusa, *Diplomi* cit., p. 681. Cfr., en 1146, Bogaleb *filius Aref*, à Gratteri.

Farâj⁷⁸, Abû'l-Futûh, Abû-Sa'îd, Abût-Tayb⁷⁹, Abû Sulaymân⁸⁰, Fityân, Ja'far (*Tzaphpharis*), Khalfûn⁸¹, Makhlûf⁸², Marzûq, Mawlâ⁸³, Maymûn⁸⁴, Salîm (*Selimos*), Salmân; et, parmi les noms transcrits en latin, Chafusus, Charufus, Charusus⁸⁵, Marzucus⁸⁶. On note un pourcentage important de kunyas, tecnonymes et noms honorables.

Les prénoms féminins sont également nombreux: Azouzê⁸⁷, Charufa⁸⁸, Charusa, Gazelona, Husin, Husun⁸⁹, Indulcia, Maymûna, Sêtelhousan, Seyda⁹⁰, Sittilchul⁹¹, Sitennès⁹² et ils donnent un nombre de matronymes qui n'est pas indifférent: Basîlios Sittasirès⁹³, Stephanus *nomine Sitalcul*⁹⁴, Bartholomeus de Sictidar, en

⁷⁸ Père de Lîûn (Léon) en 1165; Cusa, *Diplomi cit.*, p. 107.

⁷⁹ Bouttaip *ho tês merakias*, en arabe Ibn Bâtû, en 1179; Cusa, *Diplomi cit.*, p. 667.

⁸⁰ Nom de l'acheteur, dit fils de Scaleri, d'une terre à Vicari en 1187; ASP Tabulario Magione 152.

⁸¹ La maison vendue en 1169 par Christodoulos est sur la rue de Rombertos fils de Khalfûn.

⁸² Cfr., à Gratteri, en 1146, *Petrus filius Mochulufi*.

⁸³ Un des frères de Sabas-Scholarios, fondateur du monastère de Bordonaro, porte ce nom 1114.

⁸⁴ Le qâ'id Maymûn est plusieurs fois signalé à Palerme, en 1155 (son fils Joseph), et en 1161 (champs et vignes) ainsi qu'à Messine en 1159 (maison).

⁸⁵ En 1252, le fils du notaire Philippe, *Charusus notarii Philippi*, témoin à une enquête sur les droits de la Chapelle palatine; Garofalo, *Tabularium cit.*, p. 61; en 1271 *magister Charusus regius advocatus*; ASP Tabulario Magione 131.

⁸⁶ Le chevalier Marsucius de Panormo est témoin de l'acte du 25 mars 1254; ASP Tabulario Magione 61.

⁸⁷ A Palerme, en 1155; Garufi, *Documenti cit.*, p. 73.

⁸⁸ Harufa, fille d'Azolinus, et sa sœur Joanna vendent une maison à l'archevêque de Palerme; BCP QqH3, f. 48; août 1225. Charupha de Angelo, femme de Nicolaus Chilidoni, en 1251; *ibid.*, f. 34.

⁸⁹ Housoun *nêphotê Mouzôai*, mère de Maimon et de Jean, en 1191; Cusa, *Diplomi cit.*, p. 123. Husun, femme de Jacobus de Palerme *filius quondam Raonis de Neapoli*, 1202; D. Girgensohn et N. Kamp, *Urkunden und Inquisitionen des 12. und 13. Jahrhunderts aus Patti*, dans «Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken», 45, 1965, pp. 1-240, p. 126.

⁹⁰ En 1232, épouse de Riccardus de Carino et mère du chanoine de Girgenti Santorus; ASP Tabulario Magione 31.

⁹¹ «Dame de tous» ou «de la voix», nom de la mère de Christodula, épouse de Mathieu d'Eboli (Mattheus de Ebolo), sergent du Palais royal.

⁹² Sitt an-Nâs («Dame des gens»), fille de Sitt al-Kull, elle-même fille de Calè, fille de Jean Romaios; Cusa, *Diplomi cit.*, p. 1164.

⁹³ Dans un acte faux de Catane, daté de 1103, de Sitt 'ashîrah, «dame de la tribu».

⁹⁴ Avant 1202; Tabulario Magione 12.

1216⁹⁵, Nicolaus de Maymona de Girgenti, en 1264⁹⁶. Le prestige ou la noblesse de la lignée féminine a pu y contribuer.

Les surnoms arabes, moins nombreux, sont surtout des patronymes figés, Marzucco⁹⁷, Misudo (Mis'ûd), et des noms de métiers qui ont pu transiter par le dialecte roman, *Hajjâm*, le «phlébotomiste», Harerius/*Harîrî*, le «soyeux»⁹⁸; quant aux sobriquets qui ne peuvent être empruntés au roman sicilien, Arîf⁹⁹, Boulkeramos (Abû'l-Karam), Boumezê (Abû Mizz, «méritant»), Boutzettatès, Cahlun (le «bleu sombre»¹⁰⁰), Faḍḍâl, Hâjj¹⁰¹, Kas (le «prêtre»), Ṭanâbirî (le «joueur de tambour»), ils manifestent la longue familiarité avec l'arabe, comme celui qui devient le nom de famille des Carastono (puis Crastuni, Castrone, juristes, membres de la noblesse «civique» au XIV^e siècle, de l'aristocratie féodale au XVI^e): en 1252 et en 1266, Homodeus de *Carastan*¹⁰², témoin d'actes rédigés pour Santa Maria dell'Ammiraglio, souligne l'origine arabe de son surnom: *qarastan*, le poids de la balance.

Le maintien de l'usage de la langue et des noms personnels a pu se modeler sur la transmission des patrimoines et de la culture en lignée féminine: on le suppose pour Anna, épouse de Dreu et mère du prêtre Chrysanthe, pour Haouene, fille de Robert d'Almalfi, et leur fille Kêloul, en 1160¹⁰³, comme pour Sêtelhousan, fille de Pierre de Castronovo et épouse de Christodoulos en 1169¹⁰⁴, ou encore pour Dame Charufa, femme de Messire Gualterius Alfani en 1186¹⁰⁵. Sans doute marginale, l'adoption des noms personnels et des surnoms arabes (comme, à Messine, l'hypothétique Zanâtî) caractérise un milieu de noblesse normande et

⁹⁵ La «dame de la maison»; BCP QqH3, f. 43.

⁹⁶ ASP Tabulario Magione 104; 24 janvier 1264.

⁹⁷ Berardus de Marzucco, notaire de Trapani, 1255; ASP Tabulario Magione 62.

⁹⁸ Par ex., Amatus Harerius, à Caccamo, en 1217; ASP Tabulario Magione 20.

⁹⁹ Arcadios, fils de *Pierre tou Arip̄h*, vend des champs au monastère de la Grotta entre 1196 et 1200; Cusa, *Diplomi* cit., p. 681.

¹⁰⁰ Amudeus Cahlun, qui demeure au *darb ilbabid* du Cassaro (testament de Ventura; ASP Tabulario Magione 61; 25 mars 1254; témoin de l'acte, Johannes *Sheribilgirden*).

¹⁰¹ Jean fils du Hâjj, officier royal en 1172; Cusa, *Diplomi* cit., p. 80.

¹⁰² Garofalo, *Tabularium* cit., pp. 60 et 71.

¹⁰³ Cusa, *Diplomi* cit., p. 661.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 76.

¹⁰⁵ Garufi, *Documenti* cit., p. 207.

de chevalerie: ainsi pour Messire Robert *Sibeni* et son frère Barthélemy; leur patronyme, issu du surnom de leur père, Sibyân («les jeunes»), passe aux fils de Robert, Guillaume et Sibylle¹⁰⁶.

Au terme, cependant, de deux siècles, la spécificité arabe s'efface et, au mieux, se change en orgueil généalogique lointain. C'est d'abord l'adoption de noms latins, qui remplacent les noms arabes et concurrencent les grecs: dès 1103, le fils du qâ'id Esem ('Isâm ou Hishâm) est nommé Richard (Liccardos¹⁰⁷); précoce, cette latinisation ne va pas sans retours en arrière, ni sans une étape du double nom, qu'illustre, avant 1202, le cas de Gilbert, dit Mahalufus, neveu du gayt Bussit¹⁰⁸. L'usage de l'arabe se maintient pendant tout le règne de Frédéric II, puis vient le temps des traductions en latin, qui signalent la perte de la langue. Traducteurs et interprètes du XIII^e siècle sont les héritiers de la communauté mozarabe en voie d'assimilation, comme le révèlent les surnoms familiaux et la présence des notaires parmi les témoins de la Chapelle palatine: la lignée des Panormo, d'abord, Maître Johannes¹⁰⁹ et le juge Robertus, sans doute parents du chevalier Marzucius. Le nom, typique des chevaliers castraux, les rattache sans doute à l'un des châteaux de Palerme. A côté d'eux, des notaires, un juge, un médecin. Mais les années 1280-1300 voient les dernières traductions par des notaires chrétiens; les Juifs maintiennent désormais seuls l'usage littéraire de l'arabe¹¹⁰.

5. *Les serviteurs de l'Etat*

Les Chrétiens arabes d'Occident ont fourni à l'Etat de conquête des cadres politiques, Sisnando Davidiz à Tolède, Georges d'Antioche en Sicile et en Afrique, dévoués à la cause de la construction et de l'expansion des Etats castillan et sicilien. Avant mê-

¹⁰⁶ Cusa, *Diplomi* cit., p. 90; 1^{er} mai 1217; *Bartholomeus filius Sibeni*.

¹⁰⁷ Cusa, *Diplomi* cit., p. 609.

¹⁰⁸ ASP Tabulario Magione 12; avril 1202.

¹⁰⁹ Il accompagne Enrico Abbate dans son ambassade à Tunis; J.-L.-A. Huillard-Bréholles, *Historia diplomatica Friderici secundi*, V, 2, Paris 1857, p. 726.

¹¹⁰ Cfr. H. Bresc, *La propriété foncière des Musulmans dans la Sicile du XII^e siècle: trois documents inédits*, dans *Del nuovo sulla Sicilia musulmana*, Rome 1995, pp. 69-97.

me l'ascension de Georges, certains des administrateurs de Roger I^{er} et d'Adélaïde, les qâ'ids Esem, Fityân¹¹¹, Maymûn, peut-être le notaire Eugène de Troina, protecteur de Saint-Philippe de Fragalà, et sans doute Christodule, fondateur du Patir de Rossano et de la Grotta de Marsala, que les chroniqueurs arabes appellent 'Abdallâh al-Naṣrânî ou 'Abd al-Raḥmân, et même 'Abd al-Raḥmân b. 'Abd al-'Azîz, appartiennent à un milieu au moins en partie arabisé, comme le suggèrent le double nom du second et la double culture de la famille d'Eugène¹¹². Mais c'est seulement Georges d'Antioche qui rassemble autour de son église et fait émerger le milieu des notaires et des fonctionnaires mozarabes: formé en Syrie, chargé des finances des Zîrides à Mahdiyya, il passe en 1107 au service de Christodule. Ses fonctions, en milieu musulman, à Iato, puis la construction d'un royaume «arabe»¹¹³ d'Afrique et d'une thalassocratie puissante, dessinent un grand projet de fondation d'Etats administrés par des vizirs et des émirs chrétiens et qui encadrent une population musulmane majoritaire, renversant sur elle le poids de la *dhimma*¹¹⁴.

A Palerme, le milieu notarial des fonctionnaires palatins qui le sert est à la fois arabe et grec: l'émir Eugène manifeste une double formation linguistique et l'origine de sa famille (Troina) le met au point de contact entre arabisme et hellénisme; l'autre Eugène¹¹⁵, *Abû't-Tayb*, appartient à la famille Cali (*toû kaloû*), qui égrène, à côté des noms grecs (Scholarios, Photios, Christodou-

¹¹¹ En 1116, Philippe, fils du qâ'id Fityân, achète une terre à Cefalà; ASP Tabulario Magione 110.

¹¹² Mais on tiendra compte des réserves de L.-R. Ménager, *Amiratus-Ἀμῆρας. L'émirat et les origines de l'amirauté (XI^e-XIII^e siècles)*, Paris 1960, p. 28 sq.

¹¹³ J. Johns, *Malik Ifriqiya: The Norman Kingdom of Africa and the Fatimids*, dans «Libyan Studies», XVIII, 1987, pp. 89-101: l'analyse de la fonction de Chrysanthe, à travers son titre de «clerc royal», «à la fois [parallèle] grec et latin» est particulièrement intéressante; J. Johns voit en lui l'animateur d'une politique de fusion et d'unification en un seul peuple des fractions de la population sicilienne, c'est-à-dire le programme que Miss E. Jamison attribuait à l'émir Eugène. Rappelons que les sépulcres de sa famille sont dans l'église Saint-Michel des Andalous.

¹¹⁴ On peut suivre sur ce point l'analyse de M. Brett, *Muslim Justice under Infidel Rule. The Normans in Ifriqiya 517-555 H / 1123-1160 AD*, dans «Cahiers de Tunisie», XXXXIII, n. 155-156, 1991, Actes du V^e Congrès d'Histoire et de Civilisation du Maghreb (octobre 1989), *Le Maghreb et les pays de la Méditerranée: échanges et contacts*, pp. 325-68.

¹¹⁵ Constancia, sa veuve, confirme sa donation de 1183 à Santa Maria della Grotta dans son testament de 1207; BCP QqH14, f. 46.

los, Theodoros), un certain nombre de noms arabes, Abolimule, Maymon. Notons aussi Jean Zêkri, membre du tribunal de Palerme en 1122¹¹⁶ (c'est peut-être le même que le qa'ïd Ziccuri de 1132¹¹⁷ et que le «fils du Longobard»). Le dernier des hauts fonctionnaires siciliens à porter un nom arabe est Nicolaus Taviliï, stratigot de Messine et «secreto» et maître portulan de Manfred en 1265¹¹⁸. Et on notera encore la souscription, partiellement en arabe, de l'un des promoteurs des Vêpres siciliennes, Baldoinus Mussonus de Messine¹¹⁹.

A côté des notaires royaux, les fonctionnaires du Palais montrent des relations étroites avec le milieu mozarabe: en 1203, le sergent Matheus de Ebolo est l'époux de Christodoula, fille de Sittlichul¹²⁰; en 1213, Matheus Burrigel appartient au groupe des portiers¹²¹; la veuve de Matheus Budac, vicomte de la Galca, chargé de la police du quartier palatial, Christodoula, compte en 1248 plusieurs noms féminins arabes parmi ses proches et ses légataires¹²².

Il ne manque alors pas de contacts entre les élites politiques et religieuses de Sicile et d'Espagne: le chapitre de la cathédrale de Palerme et le milieu palatial accueillent au moins une famille de Mozarabes espagnols; dès 1159, Julien l'Andalou (*Juliani Indulzi*) possède une maison dans le quartier du Palais royal¹²³; en 1181, Jean d'Espagne est chanoine¹²⁴; en 1185, 'Abd al-'Azîz, fils de Jean

¹¹⁶ Cusa, *Diplomi* cit., p. 471.

¹¹⁷ ASP Tabulario Cefalù 4; délimitation du fief Mutata.

¹¹⁸ K.A. Kehr, *Staufische Diplome im Domarchiv zu Patti*, «Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken», 7, 1904, pp. 180-81, doc. n. 5.

¹¹⁹ Publiée dans H. Bresc, *1282: classes sociales et révolution nationale*, dans *La Società mediterranea all'epoca del Vespro, XI congresso di Storia della Corona d'Aragona, La Società mediterranea all'epoca del Vespro*, Palermo-Trapani-Erice, avril 1982 (1983), pp. 241-58, p. 257.

¹²⁰ ASP Tabulario Magione 14.

¹²¹ Il est entouré de deux *hostiarii* (Johannes Floritus et Michel) et d'un *portarius* (Matheus de Sato), lors de la vente d'une maison à l'archevêque; BCP QqH3, f. 38.

¹²² Charusa, sa nièce, Gazellona, sa tante et son esclave, *nutrita*, qu'elle a franchit, Charufa, Chusin, Indulcia; BCP QqH3, f. 63.

¹²³ *I Diplomi della Cattedrale di Messina*, raccolti da A. Amico, pubblicati ed illustrati da R. Starrabba, Palermo 1888 («Documenti per servire alla storia di Sicilia», s. I, I), p. 20.

¹²⁴ Garuffi, *Documenti* cit., p. 173. Jean *Indulcinus* est aussi chanoine en 1230; Garofalo, *Tabularium* cit., p. 60.

Endoulsi, et sa femme Christodoulè sont intégrés au milieu des arabes chrétiens de Palerme¹²⁵; ils appartiennent sans doute les uns et les autres à la famille des «Andalous», Indulci, qui fonde l'église-monastère de Saint-Michel des Andalous.

On sait qu'à Tolède, dès 1101, puis à Cordoue, en 1241, les Mozarabes ont fait reconnaître la personnalité de leur droit, le *Forum judicum*, destiné à devenir la coutume commune des habitants de l'ancienne capitale wisigothique. En Sicile, en dehors du droit romain impérial d'expression latine, ou grecque, il devait exister des corpus de textes arabes: M. Brett souligne, dans le récit du voyage de Ibn Jubayr, que le jurisconsulte musulman Ibn Zur'a, converti au christianisme, était capable de juger les Chrétiens selon les canons de leur loi (*qawanîn shari'atihim*)¹²⁶. Comment le pouvait-il, si ces textes n'étaient pas traduits en arabe comme les canons conciliaires en al-Andalus?

Pour le milieu rural, on peut parler d'un processus durable (il faut prendre en compte le fait qu'aucune immigration massive n'affecte de manière radicale les campagnes à l'époque normande). Les hommes d'origine arabo-musulmane avaient dû se marier, au moins pour les générations suivant celle de l'immigration, avec des femmes chrétiennes de l'île qui, parfois, avaient gardé leur religion¹²⁷. D'autre part, la cohabitation des différents groupes doit avoir été profonde dans les campagnes. La consolidation provisoire de quelques-uns de ces noyaux arabisés aux premiers temps normands s'explique sans doute par le faible encadrement latin, qui ne touche que les «bourgeois» des centres et le proche entourage des féodaux.

Dans les cités, il faut supposer qu'un héritage de techniques administratives et fiscales et une agilité linguistique particulière prédisposait les Chrétiens arabes à la fonction d'intermédiaire. Leur nombre était sans doute suffisant pour constituer autour des établissements grecs un noyau dont la particularité s'exprime à travers l'usage de la langue écrite et la longue transmission d'un stock de noms personnels et de surnoms. Mais la taille réduite et

¹²⁵ Cusa, *Diplomi* cit., p. 669; leurs témoins sont Samiyûn b. Abî Lîfûn, Philippe fils de Iôsiph, Jûân b. 'Abd al-Malik.

¹²⁶ Brett, *Muslim Justice* cit., p. 329.

¹²⁷ Cfr. Ibn Hawqal qui décrit ces couples «mixtes» avec effroi.

la fluidité de leur groupe, à travers les mariages contractés avec les Latins, n'ont pas permis une cristallisation semblable à celle du mozarabisme tolédan, dont la reconstitution, tardive, après l'immigration de 1147 en provenance de l'Afrique, assure la compacité. Le flux en Sicile des Chrétiens d'Ifrîqiya ne semble par ailleurs pas aussi massif, ni aussi resserré dans le temps. De sorte que les Andalous resteront en Sicile une référence pour le groupe mozarabe.

Dans l'ensemble, les Mozarabes de Sicile ont pu longtemps être confondus avec les autres Grecs de l'île: leur vie religieuse et leur identité affichée passent en effet par le rite grec, par les monastères que l'on dira «basiliens» aux derniers siècles du Moyen Age. Seules les familles de notaires et de fonctionnaires palatiaux qui se regroupent autour de la Chapelle palatine et de Santa Maria dell'Ammiraglio développent une activité culturelle originale, disposant de bibliothèques et participant au mouvement des traductions. L'échec final de la société plurale et la destruction, au XIII^e siècle, des archives palermitaines, qui ont masqué leur place dans la cité et leur rôle dans la construction de l'Etat, sont aussi la destruction de leur mémoire et l'échec de leur programme.